

—Là, vous êtes prête. Surtout ne quittez pas cette écharpe: elle vous sied très bien.

—Elle me cache, mauvaise.

—Oh! guère. Et maintenant je vous quitte.

—Un instant, réclama Mme de Vavrette-Toziat. Fais-moi vite une confidence afin que mon plaisir aujourd'hui soit complet. Quand te maries-tu?

Le teint de la Petite Mademoiselle s'anima:

—Je l'ignore.

—En effet, je vois sortir de ta maison bien des figures longues.

Jacqueline ne se tint pas de sourire:

—Ah! vous les voyez d'ici.

—Le défilé des prétendants? Ils affluent depuis ta condamnation.

—Taisez-vous, madame.

—C'est vrai. On ne doit plus en parler... Enfant romanesque, je gage que tu rêves d'un prince.

—Il n'y en a plus.

—D'un héros?... Ah! tu gardes le silence. Ecouteras-tu un conseil de vieille femme?

—Donnez-le toujours.

—Je te passe mon expérience. Ne la traite pas en vieux manteau hors d'usage. A ton âge, les jeunes filles romanesques s'éprennent volontiers de quadragénaires distingués et pâles qu'un mal d'estomac rend intéressants. Epouse, toi, un jeune homme bien portant et gai, et de bonne conduite. Oui, de bonne conduite. Marie-toi pour être heureuse. Ne te marie ni pour ni contre le monde.

—C'est mon intention.

La vieille dame attira la jeune fille plus près de sa bergère de malade:

—Ecoute. Epouse Pierre Savernay.

—Il n'a pas demandé ma main.

—Ah! par exemple. Eh bien, il la demandera. Epouse ce grand nigaud.

—Je n'épouserai pas un grand nigaud.

—Alors, change-le.

La chasseresse de la Fronde fit une profonde révérence et, comme une vision du passé que le présent dissipe, elle s'enfuit sur ce mot ambigu:

—Peut-être.

IV

LA FETE DE LA FRONDE

La marquise d'Allégory appartenait à cette catégorie de femmes du monde qui donneraient un bal au lendemain d'une catastrophe comme à la veille de mourir, et qui remueraient ciel et terre, gouvernement et couturiers, pour que ce bal eût du succès.

Avant d'être célébrée, la *fête de la Fronde* était déjà un chef-d'œuvre de diplomatie qui, pour être conté, mériterait le sort du congrès de Vêrone dont Chateaubriand fut l'historien. A cette restauration du costume, il fallait un cadre approprié. Mme d'Allégory ne se voulut point contenter de son propre hôtel en bordure de l'avenue Marie-Thérèse: si le confort en était moderne, le style en était affligeant. Ecrasé et d'un blanc crémeux, il ressemblait à une meringue. Elle ne craignit pas de viser le château de Fontaine-sous-Bois que les amours d'un roi ont meublé et illustré: il est maintenant converti en musée et appar-

tient à l'Etat. Quand on connut son projet, on affecta d'en rire dans son entourage. Or il est toujours déplacé de rire des projets d'une femme.

—Vous ne réussirez pas, lui assura-t-on.

—Je réussirai.

Elle commença par exercer son pouvoir de séduction sur le conservateur, M. Ranoir, qui alliait une douceur de caniche à des opinions sanguinaires. Personne ne visitant le musée, elle y fut assidue. Ce zèle flatta l'ennemi des tyrans que déjà ses toilettes désespéraient et qui l'initiait à l'histoire comme un Michelet de campagne:

—Que pensez-vous de la Fronde? lui demanda-t-elle un jour, à brûle-pourpoint.

—La Fronde: c'est un commencement de révolution, s'écria-t-il, car toute guerre civile l'échauffait.

Armée d'un tel argument, elle ne douta plus de la victoire. Elle acheva sa première conquête et l'enchaîna à son service: de cet anachorète elle fit un gourmet, de cet anarchiste de cabinet le secrétaire de son comité d'organisation. Quand il regimbait, on le reconfortait avec ces mots:

—Nous luttons contre le pouvoir absolu.

A partir du pomard, il approuvait. Au conseil municipal, on alléguait les intérêts de la cité, ceux des fournisseurs, la publicité et l'éclat de la fête, le crédit qui ne manquerait pas d'en rejailir sur les villégiatures qui étaient l'une des ressources de la vieille ville abandonnée. Le député, bon serviteur des ministères, fut informé que depuis l'affaire de Mlle Lugagnan les esprits étaient fort montés contre lui et sa réélection fort compromise s'il n'accordait point quelque satisfaction à l'opinion. Il appuya donc en sous-œuvre la supplique de la marquise se bornant à réclamer une petite quête pour l'Assistance publique. Et l'on fit marcher à la baguette un vieux sénateur récalcitrant qui parlait de complot royaliste et se vit traiter lui-même de partisan du grand roi. Quelques gentilshommes vermouls qui s'inquiétaient de ces compromis furent morigénés vertement par le canal de M. Lugagnan, chargé de leur démontrer que la Fronde fut la dernière protestation—inconsciente peut-être—de l'ancien régime et des forces provinciales contre une centralisation excessive et sans contrôle, le dernier sursaut, avant l'abdication, d'une aristocratie qui allait perdre sa raison d'être en abandonnant ses devoirs. Ils ne comprirent pas, mais furent convaincus. Et quant aux théories incendiaires de M. Ranoir, toujours dangereux au dessert, on les tint systématiquement pour une fâcheuse manie de paradoxes.

A droite et à gauche, Mme d'Allégory triomphait. Avec le quart de sa peine elle eût soulagé toutes les infortunes de Fontaine-sous-Bois, mais dans l'obscur charité, l'amour-propre n'a rien qui le contente. Quand les pauvres seront munis d'une trompette, ils ne manqueront jamais de rien. Elle obtint donc l'aménagement et la concession, pour vingt-quatre heures, du château royal, et invita les fonctionnaires de la République qui s'empres- sèrent de se déguiser en courtisans.

Bâti sous Henri IV, le château, avec sa façade rougeâtre et ses tours pointues, domine de ses terrasses de marbre la masse confuse des forêts, comme une île émerge de la mer. Simple pavillon